

Le lever du soleil

Autor(en): **Vullièmoz, C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 36

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183355>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fèrè décret po tot dè bon, que son bosson étai vouâisu, et lo Grand Conset a decidâ que cein n'avâi pas bouna façon. Yen a que volliâvont fèrè mècllion mècllietta avoué lè Bernois, mà lo gouvernèment lào z'a de : « harte-la ! rein dè cé miquemaque ! » Et c'est bin fé ! L'est veré assebin, n'ariâ étâ bio, no z'autro, on n'arâi rein z'u lè crouïo vagon, ti lè bio sariont z'allâ à Berna et on dit qu'on no z'arâi einvouhi dein lè garès reinquè dâi z'allemands, po no z'eimbêtâ ; et pi lè gardevoies, cliâo pourrès dzeins, lè z'arâi bintout faillu frou. Adon lo Grand Conset a de âo tsemin dè fai : N'aussi pas poaire, ne vo geinâ pas ; se vo z'âi fauta, veni pi, mà laissi cliâo Bernois tranquillo. Ma fâi poru que cein ne no z'amenâi pas onco dâi z'impous ! mà on dit que c'est finnameint po cauchenâ et qu'on ne risque rein ; que cé tsemin dè fai, c'est dâi bravès dzeins. Se l'est dinsé, l'est bon.

Tot parâi yen a que sè sont bin dèfeindu po ne pas pi cauchenâ ; l'ont de : « cliâo pestès dè tsemins dè fai ne font reinquè dâo mau âo canton dè Vaud ; lè z'autro iadzo on veindâi lo fromeint chix francs lo quartèron et ora que lè vagon ein aminont à remollhie-mo dû lo fin fond dâi z'Allemagnès, lo faut bailli po trâi francs ! » Po cein, l'est bin veré, et ye paret que cliâosique ont dâo bin âo selâo ; mà faut onco mî ne veindrè què trai francs et ne min avâi dè Bernois perque, et lo Grand Conset a bin fé, pisque cein ne vâo ren cotâ.

Adon, après cein, lo deçando, la Societâ dâo tsemin dè fai s'est asseimblâie âo théâtre et sè sont gaillâ tsecagni. On ne sâ pas l'est dè bon, âo bin se l'ont vollhiu djuî à la comédie, tantia que l'ont fé on dètertîn que mêmameint ion qu'étâi pllie résenâ-bllio què lè z'autro, l'âo z'a de : « Ora, l'est bon, ne fédè pas mé lé z'einfants ! » (paret bin que fasont la comédie) et tot parâi sè sont adé disputâ qu'on arâi de que c'étâi lo congrè dè la pé, et po fèrè botsi cé trafi, yen a qu'on demandâ lào condzi et on a vôtâ po dâi z'autro. Enfin ne compreigno pas grand tzouze à tot cein et sè volliont onco asseim-bllia ion dè stâo dzo que vint. Paret que yavâi rudo dè mondo, kâ yé vu su lè papâi que quand l'ont votâ, yen a ion qu'a z'u mé dè 5 millè voix ; ne sè pas dein lo mondo io sè sont ti fourrà ; l'est veré que ia bin dè la plliace.

Eh bin vo vâide ora ! c'est coumeint vo z'é dza de : cliâo tsemins dè fai ne font rein què d'amenâ dâi tsecagnès, et mà fâi cliâ dè Lozena porâi bin mau veré, kâ cliâo dzeins sont gaillâ etsâodâ ; on a cousin po la senanna que vint, et on a dza fé veni dè l'artilléri à la caserna.

Ye foudra vairè.

C. C. D.

LE LEVER DU SOLEIL

I

De la nuit les heures ailées
Dans l'urne du temps appelées
Se précipitent sans retour ;
Des cieus la rive orientale
Se découpe à la clarté pâle
Des premières lueurs du jour

Dans l'air pas un battement d'aile,
Sur les monts pas une voix grêle,
Dans la plaine, pas un soupir ;
Seulement sur l'onde endormie,
Un frisson, symbole de vie,
Nous dit que la nuit va finir.

Déjà des étoiles mourantes,
Les abeilles d'or pâissantes
Se dispersent dans le ciel bleu ;
Voici l'aurore aux doigts de rose,
Qui sur la montagne se pose,
Comme un doux sourire de Dieu !

Et la pourpre et l'or et l'opale
A sa voix pure et virginale
Bordent les champs de l'infini,
Et, glissant d'étage en étage,
Frappant nuage après nuage,
Leurs rayons volent au zénith.

Mais bientôt tout ce qui sommeille,
Les forêts, les nids, tout s'éveille,
Tout se ranime avec des chants ;
Et vers les cieus un hymne immense,
Divin concert qui recommence
De la terre emporte l'encens.

A cet appel suave et tendre,
Comme un roi qui se fait attendre,
Le globe de flamme incertain,
Aux portes du jour qu'il inonde,
Semble attendre un peu que le monde
S'apprête à ce nouveau matin.

Le voilà ! son orbe s'élance,
Sur une cime il se balance
Dans un torrent de pourpre et d'or ;
Aux campagnes du ciel qu'il gagne
Il gravite de la montagne
Ou semble y reposer encor.

Jetant un regard en arrière,
Sans doute il plaint l'autre hémisphère
Qu'il abandonne dans la nuit,
Mais Dieu lui dit : Poursuis ta route,
Il monte, il t'adore, il t'écoute,
Mortels, un nouveau jour à lui !

Eclatez, chants de la lumière,
Voix des ondes, voix de la terre,
Voix des arbres, voix des zéphyrs,
Murmures des vagues brisées,
Frissons des branches balancées,
Chants des nids, languissants soupirs !

Eclatez, voix aériennes,
Et vous, harpes éoliennes
Qui frémissiez au front des bois ;
Hennis, cavale au pied sonore,
Et toi, mortel, adore, adore,
Ton Dieu réclame aussi ta voix !

II

Qui chantez-vous, tribus bruyantes,
Millions d'âles bourdonnantes
En saluant ce nouveau jour ?
Qui chantez-vous, cimes sans nombre,
Vous, lacs, qui surgissez de l'ombre
Comme un joyau peint par l'amour ?

Que murmures-tu dans ta poudre,
Toi qu'un peu de jours va dissoudre,
Infortuné qui sais ton sort,
Toi qui vois s'écrouler ton être
Et pour qui ce jour est peut-être
Le jour terrible de la mort ?

Oh ! sans doute elles remercient
Toutes vos voix qui balbutient
L'hymne ineffable du matin ;
Et dans les sphères étoilées
D'autres tribus agenouillées
Répètent ce concert lointain.

Oui, tous prosternés sous le trône
De Celui qui pare et couronne
Ses astres d'éclairs radieux :
Vous lui dites votre misère,
Vous lui murmurez : Père ! Père !
Il vous écoute au fond des cieux.

Au Créateur de toutes choses
Vous chantez les métamorphoses
De tout ce qui sort de ses mains,
Et le néant qui vous accable
Devant sa lumière ineffable
Vous l'oubliez tous les matins.

Comme la fleur humiliée,
Sous les larmes de la rosée,
Relève sa corolle d'or :
Ainsi l'homme affligé qui doute,
Se soulève au bord de la route
Et dans le Ciel espère encor.

C. VULLIÉMOZ.

Lai iava dein lo tein à Cudzi on certain Vanna,
qu'ava lo tonnère por ala marauda peindin la né.
On iadzo que l'éta ganguelli su on pomma, lo
propriétaire, qu'éta catzi dérai l'adze, l'ai crié :
— Ah ! t'accrotze s'tu iadzo baugro dé chenapan.
— Ho né pas po medzi dai pommés que su ice,
lé pire po vairé lo veladzo dé Morrein.

Le syndic de C*** remettait l'autre jour à l'un de
ses parents le billet de recommandation suivant :

Très honoré Monsieur.

Par ce petit mot, je vous recommande mon cousin Jules, qui se rend à Genève. Son père est un riche propriétaire de l'endroit qui possède plusieurs bâtiments à usine, et passablement de campagne. Son fils réparait et desservait quoique ce soit avec une certaine habileté ; de manière que maître meunier, laboureur ou charretier, il peut mettre la main à tout ce qui peut être louable.

De manière que si vous aviez l'obligeance de voir à lui être de quelque utilité, tant pour lui trouver une place suivant ses facultés que parmi vos connaissances, vous obligeriez infiniment celui qui ne cesse de s'applaudir d'avoir su se mettre en relation d'affaires avec un homme tel que vous.

A l'occasion du 1^{er} septembre, ouverture de la chasse.

LES COMMANDEMENTS DU CHASSEUR.

Sans rechigner tu sauteras
De ton lit matinalement.

Dans les champs tu l'échineras
Jusqu'au soir inclusivement.

Beaucoup de chasseurs tu verras,
Mais de gibier aucunement.

L'œuvre de mort n'accompliras
Que dans tes rêves seulement.

Les poulets tu respecteras,
Ainsi que les chats mêmelement.

Le chien d'autrui tu ne prendras
Pour un lièvre devenu grand.

Ton camarade tu tueras
Le moins possible assurément.

Ton fusil tu déchargeras
En revenant soigneusement.

Vers huit heures tu rentreras
Anéanti complètement.

En ne rapportant dans tes bras
Qu'un moineau mort d'isolement.

S. V.

La convention suivante a été passée entre une commune des environs de Lausanne et son tambour. Nous citons textuellement :

Convenant d'un tambour.

« La Municipalité de la Commune de..... engage son tambour, lequel il consent de faire la place de tambour pour cette Commune sur condition que la Commune l'habillement et l'équipe en militaire et lui paye les peaux qui percera pendant qui battra dessus.

Celles qui percera et qu'on saura que cet de sa propre défaute quand il en percera une dans les fêtes ou l'autorité ne l'y aura pas appelé seront à sa charge, il se réserve que la Municipalité lui donne 10 fr. en argent pour aller à l'Ecole de Moudon si en tous cas il quitte la caisse ou la Commune pour aller faire la place ailleurs il sengage de rembourser tous les frais que la Commune aura fait au sujet de cette place de tambour en militaire.

Le père de plus du sus dit tambour sengage comme acceptant que son fils prenne la place comme caution du remboursement. »

Une bonne à tout faire se présente dans une maison pour entrer en service.

La bourgeoise :

— Avant tout, mon enfant, je désire savoir pourquoi vous avez été congédiée de votre dernière place.

La bonne, d'un air piqué :

— Madame est bien curieuse... Est-ce que je demande à madame pourquoi sa dernière bonne n'a pas pu vivre chez elle ?...

PENSÉE

Les beaux parleurs ressemblent aux fausses médailles ; quelques jours d'usage en font disparaître tout le brillant.

L. MONNET.